

BRB  
Bab  
3590  
K. L.

Max ASCOLI

---

Georges SOREL

---

Avant-Propos par Édouard BERTH



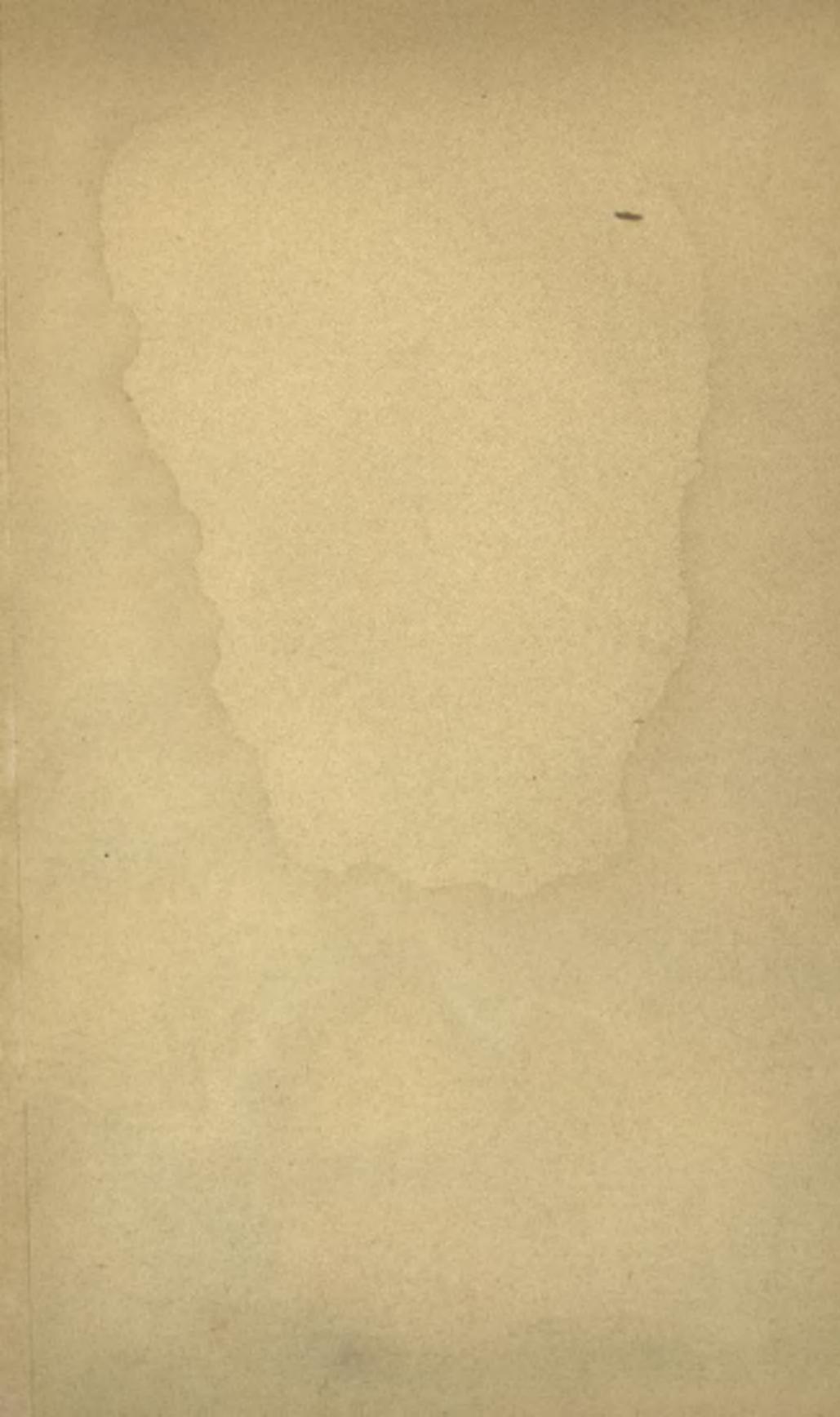
PARIS  
LIBRAIRIE PAUL DELESALLE  
16, Rue Monsieur-le-Prince, 16

---

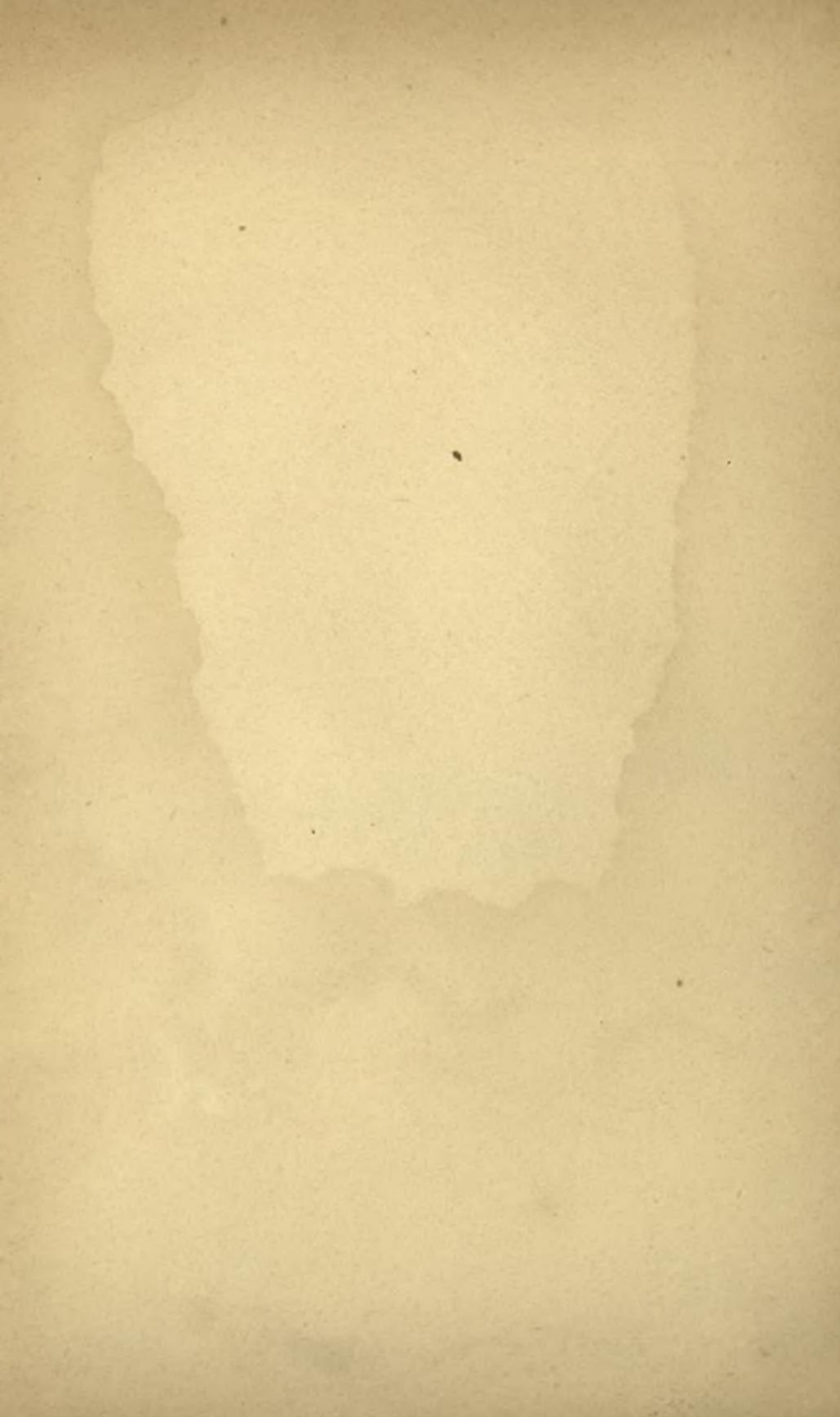
1921













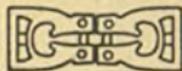
Max ASCOLI

---

Georges SOREL

---

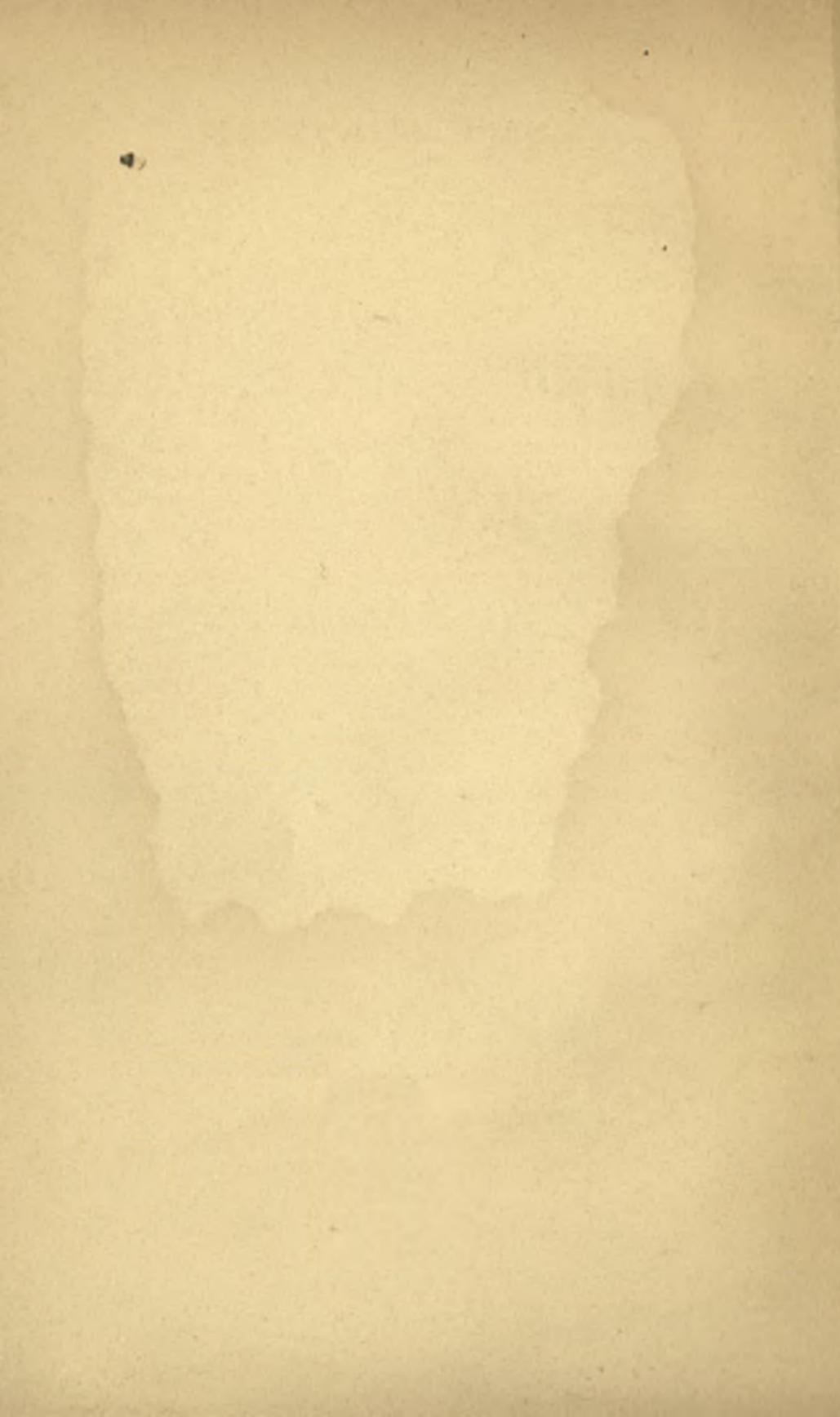
Avant-Propos par Édouard BERTH



PARIS  
LIBRAIRIE PAUL DELESALLE  
16, Rue Monsieur-le-Prince, 16

---

1921



## AVANT-PROPOS

---

Nul n'est prophète en son pays. On sait combien Nietzsche, par exemple, s'est toujours plaint amèrement de n'être pas lu en Allemagne, et ses sarcasmes contre le « pays plat » de l'Europe ont leur source, en grande partie évidemment, dans cette rancœur du fils qui se croit méconnu par sa mère... Mais s'il est un homme qui, légitimement, pourrait accuser sa patrie de ne pas lui accorder tout le crédit auquel il a droit, c'est bien, je crois, le philosophe des « Réflexions sur la violence », celui que Jaurès avait baptisé de « métaphysicien du syndicalisme » croyant sans doute, par cette expression ironique dans sa bouche, le rabaisser, alors qu'en réalité, il lui faisait le plus grand honneur, étant bien assuré, n'en déplaise à nos empiristes et à nos positivistes de tout acabit, qu'il n'y a rien de plus grand ni de plus *réel* que la métaphysique et que nulle chose au monde, comme nul être, n'est digne de subsister, qui n'ait subi victorieusement le jugement souverain de la métaphysique. Un épais silence, surtout depuis la guerre, s'est fait autour de Georges Sorel — je dis surtout depuis la guerre, car, en somme, avant elle, les *Réflexions sur la violence* avaient commencé à faire leur « percée »; on avait même vu notre monde conservateur, ou ce qui pouvait simuler un restant de monde conservateur, M. Paul Bourget, par exemple, et les lecteurs de l'*Action Française*, faire à Sorel, plus que nos soi-disant révolutionnaires, une manière de notoriété. Mais depuis la guerre, — que les temps sont changés! — silence hermétique: le nom de Georges Sorel semble être devenu une sorte de *puendum*, et nul n'ose plus le prononcer... Il est vrai: Sorel, depuis l'armistice, a publié deux volumes, ses *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, et la quatrième édition de ses *Réflexions sur la violence*. Or, dans le premier, certaine dédicace et certain *post-scriptum* firent déjà dresser les oreilles à plus d'un lecteur:

le livre était dédié à Paul et Léona Delesalle, et la dédicace affirmait la fidélité inébranlée de Sorel au prolétariat révolutionnaire; de plus, à la page 52, pour clore l'avant-propos, on pouvait lire, en *post-scriptum*, une vingtaine de lignes qui, cette fois, étaient susceptibles de faire dresser les cheveux sur plus d'une tête: pensez donc, la victoire de l'Entente y était présentée comme la victoire de la « ploutocratie démagogique »; le cri de « mort aux intellectuels » tant reproché aux Bolcheviks y était donné comme un mot d'ordre à imposer aux travailleurs du monde entier; et la révolution russe était signalée — *horresco referens* — comme « l'aurore d'une ère nouvelle »! C'était, on en conviendra, déjà fort dur à... avaler; mais ce qui mit sans doute le comble au scandale, ce fut de trouver, dans la quatrième édition des *Réflexions sur la violence*, un... plaidoyer pour Lénine.

On imagine facilement l'ahurissement, le désarroi, la stupeur de tous ceux qui avaient cru discerner chez Sorel je ne sais quelle « évolution » et qui découvraient ainsi tout à coup qu'il se *convertissait* au bolchevisme. On connaît la naïveté de nos cléricaux, quand ils croient apercevoir chez un quelconque libre-penseur des signes de *conversion* possible, et leur ahurissement comique lorsqu'ils sont obligés de constater au contraire une déplorable persistance de leur soi-disant *converti* dans son erreur première; je crois qu'on ne peut comparer la déception de certains lecteurs du Maître obligés de retrouver un Sorel resté révolutionnaire qu'à celle de ces excellents collaborateurs de la *Croix...* Mais, en tout état de cause, on conviendra qu'écrire un plaidoyer pour Lénine en plein triomphe de la France bourgeoise, c'était dépasser les limites permises; tous nos intellectuels, confits en chauvinisme intégral, et qui croient, dur comme fer, que Lénine est un simple agent de l'infâme Bochie, se sont voilés la face et c'est tout juste s'ils n'ont pas crié à la trahison. Quand Nietzsche, en pleine victoire allemande, après 1870, se permit d'émettre sur le compte de l'Empire fondé à Versailles certaines appréciations... restrictives, il ne suscita pas assurément plus d'indignation que Sorel, en pleine vic-

toire dite française, prenant la défense de Lénine, c'est-à-dire, je le répète, d'un vil suppôt de la Germanie maudite, de cette Germanie dont il faudrait non seulement détruire jusqu'aux fondements politiques, mais avec laquelle un bon Français ne saurait plus désormais avoir aucun rapport spirituel (1).

Après un tel scandale, il ne faut plus s'étonner évidemment du silence fait autour de Sorel, silence qui n'a été violé que par René Johannet, lequel, dans l'admiration qu'il déclare continuer à professer pour le Maître, n'a rien trouvé de mieux que de le ranger à côté de... Paul-Boncour, et de l'agréger à cette excellente, cette étonnante, cette mirobolante bourgeoisie française, (je voudrais avoir la verve de Mme de Sévigné pour suivre René Johannet dans le déluge d'épithètes laudatives dont il accable, dans un élan lyrique tout... virgilien, sa Dulcinée), — modèle parfait de toutes les bourgeoisies, tête et cœur de l'Europe bourgeoise, et si merveilleuse, si souple, si riche, si intelligente, que jamais, certes, *le hideux prolétariat* ne parviendra à la vaincre et qu'un éternel avenir lui est ainsi assuré. C'est d'ailleurs René Johannet qui, tout récemment encore, découvrait aussi l'étonnante *conversion* de Sorel au bolchevisme, conversion qui venait interrompre malencontreusement et inexplicablement une si heureuse évolution vers une tradition toute maurrasienne. Renan disait que, pour comprendre le christianisme, il faut avoir été chrétien; on pourrait dire de même que, pour comprendre le socialisme, il faut avoir été socialiste. René Johannet, évidemment, n'a jamais été socialiste; il a pour sa bonne bourgeoisie une admiration trop béate; il ne peut donc pas comprendre que, le bolchevisme n'étant au fond qu'une *renaissance* du socialisme, Sorel y ait, tout naturellement, adhéré.

Nos intellectuels français, depuis la guerre, étalent une singulière infatuation nationale, cette infatuation gauloise que Proudhon vitupérait déjà et qui a pris,

---

(1) M. Maurice LEGENDRE, l'auteur de "*La Guerre prochaine et la Mission de la France*", a même proposé de remplacer, dans notre culture, l'Allemagne par l'Espagne, c'est-à-dire Hegel, ce pestiféré, par... Balmès. Sans commentaires.

sous l'influence de la fameuse Victoire, des proportions inouïes. Ils se croient appelés à la dictature spirituelle de l'Europe; ce sont eux, maintenant que la Germanie est vaincue, que la Bête est écrasée, que *la Kultur* est évincée, qui vont restaurer, régénérer et fédérer l'Europe en lui infusant cette large pensée française, dont ils s'érigent les truchements modestes et éminents; ils ont fondé, à cet effet, une revue, qu'ils ont intitulée, titre trompeur, *la Revue universelle*, voulant dire sans doute par là que leur chauvinisme exalté avait des prétentions à absorber l'univers et à le modeler à son image. Nos gens se figurent sans doute être revenus aux temps de Richelieu et de Louis XIV; un coup de canon ne se tirera plus en Europe sans leur permission, et le monde est destiné à recevoir béatement la loi et la paix... françaises, dont ils sont les hérauts et les dispensateurs. L'Allemagne vaincue, pulvérisée, ruinée, — et l'on fera en sorte qu'elle ne puisse jamais, la maudite, renaître de ses cendres — la patrie de Hegel, de Marx et de Nietzsche, ces chiens crevés, ne peut plus faire obstacle à l'absolue hégémonie intellectuelle française; la Russie continuera, on l'espère bien, à cuire dans son jus bolcheviste, et l'Italie, mon Dieu, cette sœur latine, n'osera pas se permettre une émancipation spirituelle trop grande; on lui ferait bien sentir que, si elle a pu collaborer à la Victoire, c'est à titre de cousine pauvre, qu'on admet au bas bout de la table, où trônent, en magnats omnipotents, les *Triumvirs* de la Ploutocratie bourgeoise. Un pareil cas de *narcissisme* national, un pareil accès de *romantisme* historique, s'était rarement présenté dans le monde, et il n'est comparable, sans doute, qu'à la fameuse tentative de l'empereur Julien, voulant restaurer le paganisme. Nos intellectuels se figurent être les protagonistes d'une renaissance classique en Europe et reprendre la tradition d'Athènes et de Rome; et ils apparaissent comme des romantiques attardés qui ne comprennent rien à la marche de l'histoire et veulent violenter la réalité européenne pour la faire rentrer dans le moule d'une France cléricale, bonapartiste et ploutocratique, que l'Europe ne tarderait pas à détester, comme elle la détestait au temps du Second Empire.

Je voudrais inviter tous nos intellectuels nationalistes à relire et à méditer les admirables chapitres VII et VIII de la 9<sup>e</sup> étude de *la Justice*, intitulée « Progrès et Décadence » où Proudhon, après une étude comparative du cycle homérique et du cycle virgilien, parle du cycle français qui, pour lui, est identique au cycle révolutionnaire. On connaît la vive admiration de Proudhon pour nos classiques, mais c'est que pour lui tous nos grands écrivains classiques sont de grands révolutionnaires et qu'ils ont représenté à un degré éminent notre vraie tradition nationale qui est la tradition révolutionnaire. « Je l'affirme donc sans hésiter, écrit-il, comme l'Enéide avait évincé l'Iliade, il était nécessaire qu'une autre épopée chassât le cycle virgilien; qu'à l'ordre hiérarchique et sacerdotal, inauguré par les Césars, transformé par l'Eglise, repris par Charlemagne, soutenu par Charles-Quint et Louis XIV, succédât un ordre de liberté, d'égalité, de travail, de science et de paix. Cette nouvelle épopée, nous en connaissons le sujet et l'objet: c'est la Révolution. Qu'est-ce que la Révolution? La fin de l'âge religieux, aristocratique, monarchique et bourgeois; l'équation de l'homme et de l'humanité. C'est le règne de la vertu sans la grâce, la justification sans sacrements, la prépondérance définitive du droit sur l'idéal, la souveraineté du travail comme condition et sujet de l'art. » Or, de cette nouvelle épopée, les Français et, en particulier, nos grands écrivains classiques, sont, selon Proudhon, les hérauts et les acteurs, et à ceux qui reprochent aux Français de n'avoir pas « la tête épique », il réplique que si la France n'a eu ni un Dante, ni un Milton, elle a eu mieux, elle a eu ces trois siècles de littérature qui vont de *Gargantua* au *Mariage de Figaro*.

« Je ne puis me détacher, s'écrie-t-il, de cette merveilleuse histoire. De *Gargantua au Mariage de Figaro*, 1533-1788, la campagne est conduite avec un ensemble, une persévérance, qui feraient croire à de la préméditation si nous ne savions que rien ne ressemble plus à la préméditation que la logique des faits. La Révolution est l'œuvre des lettrés. A force de dégager la pensée sociale, l'idée purement rationnelle des mythes du paganisme, auxquels ils ne croient plus, et des mystères redouta-

bles du christianisme, auxquels ils se gardent de toucher, ils ont conduit la civilisation, du fossé où l'avait versée la Réforme aux sommets lumineux de l'Humanisme, montrés de loin par Lessing et dont 93 effectua la première ascension ». « Depuis lors, nous sommes en pleine épopée, tous tant que nous sommes, lettrés et illettrés, ouvriers, paysans, soldats, bourgeois et plèbe, nous faisons de la matière épique. Tout gravite, tout roule sur la Révolution. Et cette Révolution est devenue européenne; elle embrasse la terre dans son étendue, le genre humain dans ses races, la civilisation dans ses principes, la vie universelle dans son action, et toute idée se résout et s'efface dans son idée ». Seulement, Proudhon constate ce phénomène étrange: une fois la Révolution éclos, on voit la littérature qui avait tant contribué à la produire, faire tout à coup volte-face et devenir contre-révolutionnaire; le XIX<sup>e</sup> siècle, littérairement, est un siècle de réaction, et Proudhon ajoute, hardiment, de décadence. « Dites-moi, demande-t-il qui, parmi tant de gens de lettres éclos depuis la grande lutte, a compris le Droit, l'Égalité, le Travail; qui a véritablement voulu la Révolution et aimé le prolétaire? Hélas! leur cœur est resté fidèle aux idoles d'autrefois et nous assistons à la plus juste comme à la plus honteuse des décadences. » — « Quelques-uns... ont essayé, de notre temps, d'interroger le peuple et n'en ont rien tiré. La Révolution a eu ses historiens, le socialisme ses orateurs, l'atelier ses chantres. Qu'y trouve-t-on? Le livre aux sept fermoirs a été ouvert, les pages sont blanches. Ce que l'état révolutionnaire des masses a inspiré de mieux, en prose et en vers, se réduit à quelques réflexions d'une philanthropie sceptique et rentre dans la littérature désolée qui sortit des ruines accumulées par la Révolution ».

Et Proudhon de terminer en posant cette question: « Mais, est-ce que la Révolution est faite?... Oh! n'attendez pas que le peuple idéalise vos chemins de fer, instruments de sa servitude; vos machines qui, en le supplantant, l'abêtissent; vos banques, où s'escompte le produit de sa sueur; vos bâtisses, que sa misère n'habitera pas; votre grand livre, où il ne sera jamais inscrit; vos écoles, pépinières d'aristocrates; vos codes, renouvelés du

droit quiritaire. Le peuple se souvient de la Bastille, du 10 août et de la réquisition; il a oublié le reste, car le reste ne lui a servi à rien. Il n'aura pas même un écho pour vos expéditions, soigneusement dégagées de tout intérêt révolutionnaire. Son cœur, desséché par vous-mêmes, et que ne féconde plus l'idée, est mort à l'idéal, et votre dégradation est sans remède. »

Ainsi, selon Proudhon, le cycle révolutionnaire, après le cycle homérique et le cycle virgilien, est ouvert; tous, tant que nous sommes, nous faisons de la matière épique et nageons en pleine épopée; et comme l'histoire de la Grèce gravite sur Homère, et celle de Rome sur Virgile, l'histoire moderne gravite sur la Révolution, dont la grandeur de la France et de sa littérature classique est d'avoir été en quelque sorte l'annonciatrice. Mais la France est devenue, en Europe, la citadelle de la Réaction et nos lettrés tournent le dos à la Révolution, qu'ils détestent; et si Proudhon vivait encore et pouvait écrire une suite à ses « Notes et éclaircissements » de *la Justice*, où il donnait des « nouvelles de la Révolution », il pourrait, une fois de plus, stigmatiser la défection de la France à l'idéal révolutionnaire, le seul idéal pourtant qui soit vraiment classique. La France se ramasse et se recroqueville sur elle-même dans un nationalisme ombrageux et rétréci, qu'un seul sentiment anime: la *haine du Boche*, sentiment où l'on trouve un mélange indiscernable de vanité, de prétention et de peur incoercible, que la Victoire elle-même n'a pu dissiper; sa bourgeoisie et sa petite bourgeoisie, les plus routinières et les plus conservatrices (dans le plus mauvais sens du mot) qui soient en Europe, regardent du côté de l'Allemagne (cette Allemagne d'où vient la Révolution, et patrie de cette autre abomination qu'est la Réforme) avec tremblement; et la crainte d'une alliance germano-russe les empêche de dormir tranquilles sur les lauriers d'une victoire d'ailleurs chèrement achetée; le Bolchevik et le Boche, voilà les deux *monstres*, celui-ci soufflant celui-là, qu'il faut extirper du monde, si l'Europe veut récupérer une paix bourgeoise et, ajoutent nos nationalistes, française; mais l'on voit bien que *française* n'est mis ici que comme une couverture pudiquement

patriotique à *bourgeoise*. Nos révolutionnaires sont eux-mêmes si chauvins que notre excellente bourgeoisie peut toujours en effet espérer les faire marcher en réveillant en eux les susceptibilités nationales, — ils ne voudraient pas, j'espère, accepter ou subir la *loi de Moscou*, la loi de l'étranger; et ce n'est pas aux descendants des *grands ancêtres* qu'un Lénine, avec ses moujiks, viendra imposer sa dictature; un Jean Longuet se cabre à cette humiliante perspective; la France est toujours, que diable, la Fille aînée de l'Eglise et de la Révolution!

Nos bourgeois et leurs coryphées, les intellectuels, sont revenus à des sentiments très apparentés à ceux qu'éprouva la société française après les journées de Juin et la Commune de Paris; ou encore après le 1<sup>er</sup> mai 1906, quand la C. G. T., alors à la tête du mouvement syndicaliste révolutionnaire avec Griffuehles, était devenue le cauchemar de la bourgeoisie, au lieu d'en être le paratonnerre, comme elle l'est aujourd'hui avec Jouhaux et Merrheim; on retrouve d'ailleurs contre les bolchevistes actuels les mêmes opposants que rencontra jadis le syndicalisme révolutionnaire dont Jaurès affirmait que Sorel était le métaphysicien; la guerre et la Révolution russe ont seulement donné à l'opposition une extension et une ampleur internationales qu'elle n'eut pas alors; le duel de la Bourgeoisie et du Prolétariat est devenu vraiment européen; l'Europe a désormais deux pôles: Londres, centre du capitalisme, et Moscou, tête et cœur de la Révolution prolétarienne; et les socialistes qui ne rallient pas le drapeau de Moscou peuvent être considérés comme des traîtres, quels que soient les vains prétextes dont ils peuvent se couvrir ou s'autoriser. La situation est d'une clarté fulgurante; le cycle révolutionnaire, que Proudhon déclarait ouvert à la suite du cycle virgilien, suite lui-même du cycle homérique, déroule une de ses phases décisives; et nous sommes, plus que jamais, en pleine épopée: il s'agit d'enfanter une civilisation qui repose sur le Travail, la civilisation des producteurs.

On conviendra qu'il fallait une certaine naïveté pour s'imaginer que l'auteur des « Réflexions sur la violence » ne se *convertirait* pas — puisque conversion il y a —

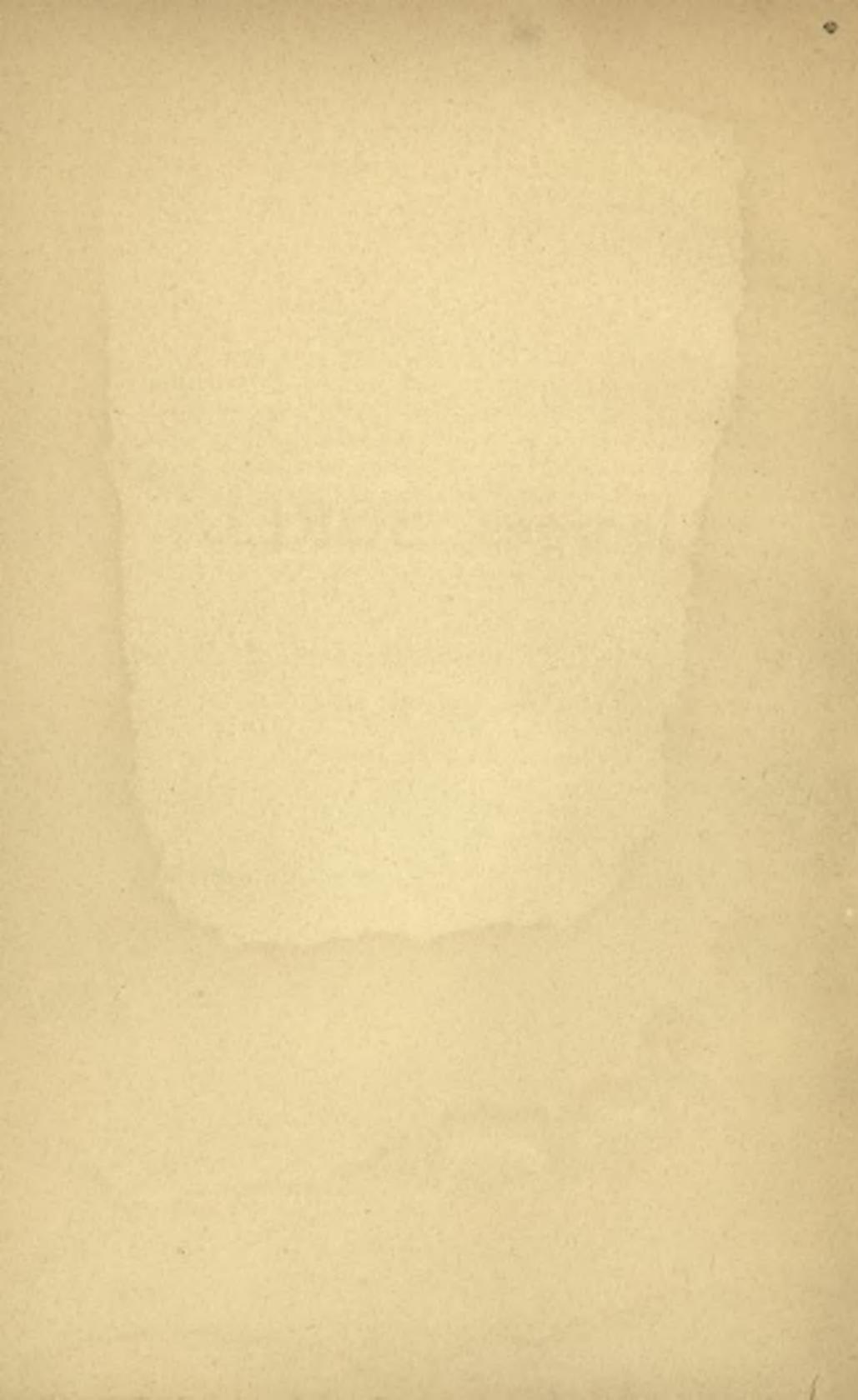
au bolchevisme. Le bolchevisme n'est pas autre chose, je le répète, qu'une renaissance du socialisme, et Sorel devait l'accueillir avec enthousiasme, tout comme en 1904 il avait accueilli le syndicalisme révolutionnaire. C'est ce qu'a parfaitement compris un jeune intellectuel italien, M. Ascoli, dont j'ai l'honneur de présenter au public français une conférence sur Sorel, qui m'a paru si intelligente et si pénétrante que je n'ai pu résister au plaisir de la traduire. L'Italie, on peut le dire, a adopté Sorel, et c'est avec un intérêt et une curiosité sans cesse éveillés et toujours sympathiques qu'elle accueille ses travaux. C'est qu'il y a en Italie, pays d'ailleurs plus prolétarien que notre France bourgeoisifiée, un fort noyau hegelien, formé sous l'influence de Benedetto Croce; et les intellectuels italiens ont, par suite, une aptitude plus grande à comprendre Sorel que nos Français, — élèves des « Bons Pères » ou de l'Université, c'est-à-dire férus de Descartes, des Encyclopédistes ou de ce classicisme qui est au grand classicisme ce que le Voltaire de la *Henriade* ou des tragédies est à Homère et à Corneille. Que nous sortions, en effet, d'un institut ecclésiastique ou d'un institut universitaire (à beaucoup d'égards, ils se ressemblent beaucoup et se copient l'un l'autre), notre éducation spirituelle est empreinte de ce caractère abstrait, général, formaliste, anti-historique, beaucoup plus convenable à des discoureurs de salon, destinés à vivre dans des régions transcendantes au monde du devenir social et de la production, qu'à des hommes qui voudraient prendre de l'univers une connaissance réaliste, pleine, historique. C'est ce qui explique le peu de succès et le peu de profondeur, parmi nos socialistes, de la culture marxiste, comme de l'influence proudhonienne: car Proudhon, comme Marx, — on voudrait aujourd'hui les opposer l'un à l'autre — sont tous deux fils spirituels de Hegel, le grand philosophe allemand (Spinoza complété par Aristote, disait Taine), dont nos intellectuels, qu'ils soient d'Eglise ou d'Université, n'ont jamais pu admettre la grandeur. Notre socialisme est toujours un socialisme quarante-huitard; ce qu'on voudrait opposer comme socialisme *français* au socialisme *boche*, ce serait précisément ce socialisme

abstrait, utopique, anti-historique, dont l'influence marxiste n'avait pu entamer que très superficiellement la déplorable persistance; et le Proudhon dont certains voudraient faire le père d'un socialisme dit national, est le Proudhon démocrate, rationaliste, fils du XVIII<sup>e</sup> siècle et des Encyclopédistes, qui n'est pas le vrai Proudhon, celui de la « Guerre et la Paix ». Notre nationalisme a d'ailleurs le même caractère abstrait et superficiel que notre socialisme — pour les mêmes raisons. Taine et Renan, chez qui l'influence de Hegel est si manifeste, n'ont pas réussi à changer substantiellement le caractère de notre culture, et la guerre a fait voir combien facilement la démocratie bourgeoise pouvait resorber en elle des mouvements d'idées qui semblaient lui être opposés radicalement, comme ceux de l'*Action française* ou du syndicalisme; Maurras et Jouhaux se sont le plus aisément du monde associés au cardinal Amette, à Joseph Reinach et à Denys Cochin pour collaborer au triomphe de la France bourgeoise et démocratique, et constituer la fameuse *Union sacrée*.

Il y a heureusement une autre France, une France plus secrète et plus cachée, celle que Nietzsche évoquait, et qui n'est pas celle où le *bourgeois démocrate* (qu'il soit clérical ou anticlérical, que ce soit M. Bournisien ou M. Homais) tient le haut du pavé — et dont M. Ascoli, avec pleine raison, nous dit que Sorel fait partie, à côté de Pascal, de Proudhon et de Flaubert. Et je loue fort M. Ascoli de n'avoir pas craint de rapprocher le nom de Sorel du nom de ces trois grands hommes, qui sont bien en effet l'expression la plus haute et la plus pure de ce que le génie français a produit de plus rare, de plus profond et de plus original, et dont on pourrait dire à la fois qu'ils sont *très français* et très excentriques aux parties moyennes, grosses, bourgeoises pour tout dire, de notre tempérament national, représenté peut-être plus exactement par un Voltaire ou un Béranger; — Pascal, et son vertigineux pessimisme chrétien, son ardente passion chrétienne, si contraires à l'optimisme fade et mondain de nos Jésuites que nos « Bons Pères » considèrent toujours l'auteur des *Pensées* comme un suspect; Proudhon, et son esprit de

Romain, si contraire à la « facilité » de nos révolutionnaires démocrates, dont la morale n'est guère que la morale de la bourgeoisie décadente; Flaubert, et son culte frénétique de l'Art, qui en fait une espèce de « moine du Beau », et dont la passion esthétique, est, qualitativement, tout à fait de même espèce que la passion chrétienne de Pascal ou la passion révolutionnaire de Proudhon; Pascal, Proudhon et Flaubert, trois génies altiers et solitaires, trois génies *absolus*, où l'absolutisme chrétien, l'absolutisme révolutionnaire et l'absolutisme esthétique ont trouvé une expression magnifique et vraiment extraordinaire, inoubliable, et qui suffiraient à eux seuls à assurer au nom français une gloire impérissable. M. Ascoli, je le répète, n'a pas craint de rapprocher le nom de Sorel du nom de ces trois hauts génies; M. Mario Missiroli avait déjà nommé Sorel « le dernier grand écrivain de la France contemporaine », et il faut remercier l'Italie de rendre ainsi, par leur témoignage, une éclatante justice à l'auteur désormais immortel des « *Réflexions sur la violence* », livre dont l'importance historique et la valeur idéologique ne le céderont sans doute pas à celles du *Contrat social*, de la *Justice dans la Révolution et l'Eglise* ou du *Capital*. Le génie de Bergson, c'est Sorel lui-même qui en a fait la remarque, ne s'est imposé à nos Français que retour des pays anglo-saxons; c'est donc retour d'Italie que le génie de Sorel finira, lui aussi, par se faire reconnaître et pleinement admirer de nos lettrés.

EDOUARD BERTH.



# Georges SOREL

---

*Conférence lue à l'Université populaire de Ferrare,  
le 11 Mars 1920.*

---



## Georges SOREL

---

L'auteur dont je vais vous parler n'est pas de ceux qui peuvent conquérir d'emblée les sympathies du public; d'ailleurs mon intention, je dirai presque mon devoir, n'est pas de rendre agréable Georges Sorel, en cherchant à conformer sa figure morale à ce que je pourrais supposer être la tendance politique particulière du public, devant qui j'ai l'honneur de parler. D'aucuns savent, je pense, que Sorel a fait l'apologie de la violence prolétarienne et qu'il est considéré comme le théoricien du syndicalisme, et nos maximalistes actuels se réfèrent pour une très large part à ses œuvres (sans, à dire vrai, lui payer pour cela des droits d'auteur) quand ils font la théorie de leur propagande. Récemment, vous avez eu l'occasion de lire dans le *Resto del Carlino* comment Lénine peut, dans un certain sens, se dire le disciple de Sorel. La nouvelle est d'un intérêt fort limité, car on ignore si vraiment Lénine a lu Sorel; mais il est certain qu'entre la conception révolutionnaire de Sorel et la pratique révolutionnaire des bolchevistes, il y a de telles analogies qu'il est vraiment stupéfiant que l'idée de ce rapprochement soit venue si tard et que personne ne lui ait pas encore donné tout le développement qu'elle comporte.

Mais je dois vous représenter la figure de Sorel, telle qu'elle m'apparaît, dans toute son intégrité, et sans me préoccuper de savoir si mes auditeurs sont bourgeois ou prolétaires: j'irais même jusqu'à demander qu'on oublie pour un instant sa qualité de bourgeois ou de prolétaire, si je ne savais que, pour s'élever à une conception supérieure des faits so-

ciaux, il faut faire un gros effort que, certes, mes paroles seront aussi impuissantes à justifier qu'à provoquer. Mon but est seulement de vous aider à lire Sorel et, plus encore, de prévenir et de vaincre cette sensation de trouble et de malaise qui vous saisira certainement dès que vous aurez commencé à feuilleter un livre de lui. Car il y a quelque chose en Sorel qui semble plus fait pour repousser que pour attirer : je ne sais quelle âpreté, un ton d'ironie profonde et sarcastique, un développement lourd et laborieux dans lequel on n'aperçoit pas toujours très bien le lien et l'enchaînement harmonieux des idées.

Georges Sorel n'a commencé à écrire que fort tard. Il a aujourd'hui 74 ans, et il écrit encore, comme s'il voulait, jusqu'au dernier moment et tant que l'intelligence continuera à l'assister, repenser à sa manière les événements de la vie sociale. Jusqu'à 45 ans, il fut un bon ingénieur des Ponts et Chaussées ; à 50 ans, il fut frappé par ce qui reste certainement l'événement le plus important de sa vie : la mort de sa femme. « Depuis lors, écrit Sorel, je puis dire que j'ai travaillé pour élever un monument philosophique digne de sa mémoire ; son souvenir me soutient encore dans mes heures de découragement. » Ces quelques mots, je crois, nous révèlent un des aspects essentiels de la physionomie spirituelle de Sorel. Comment Sorel a-t-il pu traverser toute sa jeunesse et presque toute sa maturité et parvenir aux portes de la vieillesse, non seulement en sauvegardant toute son originalité et toute son indépendance, mais en développant, mais en fortifiant, mais en affirmant chaque jour davantage cette originalité ? Tandis que presque tous, à force de nous chercher nous-mêmes et d'essayer de nous imposer aux autres hommes, tout en nous adaptant à eux et en quête sans cesse leur appro-

bation, nous perdons ce que notre jeunesse avait pu présenter d'exubérance factice, il semble que Georges Sorel n'ait rien connu de tout cela, mais soit passé à travers la vie avec le seul souci de fortifier chaque jour sa personnalité. Pourtant, sa vie d'ingénieur n'a pas dû certainement être fort brillante, et il ne put pendant longtemps faire éclater son originalité en exprimant des idées qui, acceptées ou combattues, le rendissent célèbre. Où donc Sorel a-t-il puisé la force de se maintenir ainsi et de s'accroître, laissant mûrir, par une lente élaboration quotidienne, sa propre personnalité, jusqu'au jour où il put faire entendre sa parole? En d'autres temps, ces miracles n'étaient pas très rares: il y avait les monastères, et dans ces monastères et ces ermitages des hommes d'élite demeuraient des années et des années à se chercher et à se créer eux-mêmes, à développer si bien tous les aspects de leur personnalité qu'ils en faisaient comme un microcosme et comme un chœur, où tous les aspects de l'humanité, et toutes ses voix, étaient reflétés et harmonisés. Dans cette vie réglée, toute faite de recueillement et de ferveur, ces hommes apprenaient à ne plus faire qu'un avec leurs idées — et voilà ce que les monastères étaient précisément: l'ultime moyen pour donner au monde des caractères, dans les moments où l'absence d'unité politique ou spirituelle apportait l'anarchie dans les âmes. Mais, à notre époque, les monastères n'existent plus ou, du moins, ils ne remplissent plus cette fonction créatrice; on les verra certainement renaître, sous une forme plus ou moins analogue à la forme antique, parce qu'ils répondent à une nécessité qui revient périodiquement; mais, pour le moment, ils n'existent plus. Comment donc Sorel a-t-il pu conquérir et maintenir sa liberté? Lui-même nous a donné la réponse: Sorel eut un foyer, Sorel eut une femme. C'est-à-

dire qu'il put, dans toute la première et majeure partie de sa vie, concentrer autour d'une femme, aidé et protégé par elle, tout ce qu'il y avait de plus profondément original en lui: les murs de sa maison devinrent les murs d'une forteresse contre lesquels vint se briser l'hostilité du monde. Ce qui est mauvais, ce n'est pas la souffrance, ce ne sont pas les amertumes ni les humiliations de la vie de chaque jour, mais c'est le fait qu'il n'est pas toujours donné à tous d'avoir un refuge assuré où l'on puisse élaborer et comprendre et faire fructifier cette souffrance: ce n'est pas la douleur qui est le mal, mais le fait que l'homme n'a pas toujours la force et la possibilité de rester *seul* avec sa douleur. Celui qui possède ce refuge, celui qui a un *foyer* (il y en a peu qui en ont un!) où il a le loisir de transformer et d'approfondir la souffrance recueillie inévitablement au contact quotidien des hommes, celui-là est sauvé. Sorel eut un foyer. Que fut pour lui, particulièrement, ce foyer, nous ne le savons pas, puisqu'il ne nous l'a pas dit; mais, certainement, il y vécut le premier cycle de son existence, et quand sa femme vint à lui manquer, par ce désir si profondément humain de rappeler et de revivre par la pensée ce qui a été réellement vécu, il aurait pu écrire un roman ou un drame; il aurait pu aussi se donner à la religion. Mais chez Sorel le sentiment de la pudeur est trop profond — nous en trouvons ici peut-être la manifestation fondamentale, mais nous le retrouverons dans toute son œuvre. Écrire un roman est un moyen pour provoquer ou précipiter la guérison d'une douleur. Mais après, que faire? Les douleurs les plus vraies sont celles dont on ne veut pas guérir; on cherche seulement à les approfondir, pour qu'il en surgisse de la lumière. Sorel préféra collaborer à un roman éternel; il voulut ériger à la mémoire de sa femme un monument

philosophique digne d'elle; il fut socialiste. Cet effort, le plus grand, je crois, auquel puisse se tremper une âme humaine, et qui est de maintenir dans la quotidienne vie conjugale pureté, sincérité et ferveur, en triomphant des moments d'obscurité spirituelle où l'on se cristallise et s'isole dans des habitudes, Sorel voulut continuer à l'accomplir, transposé du plan de sa vie individuelle sur le plan de la vie universelle, et devenu l'effort d'un esprit qui veut garder toute sa pureté et toute sa fraîcheur sans se laisser dessécher et figer dans des systèmes. Ce n'est pas pour oublier que l'homme fort, après la douleur, se donne au travail, mais pour se souvenir: et heureux les hommes qui, à la fin d'un cycle d'expériences, restent assez jeunes et assez vivants pour pouvoir en recommencer un plus vaste! Sorel, dans sa maison, avec l'aide de sa femme, avait défendu et sauvé sa personnalité, et cette personnalité avait conservé toute sa pureté et toute son intégrité, quand la première et majeure partie de sa vie fut tranchée violemment par la mort; mais le fait même de la mort demeura là, fatal et inexorable, enveloppant toute la réalité d'un souffle glacé de pessimisme.

Pour bien entendre Sorel, il est nécessaire de comprendre ce que fut pour lui toute cette période de sa vie où il nous dit s'être occupé uniquement à se libérer de tous les lieux communs, de tous les bouts d'idées toutes faites et centons scolaires, c'est-à-dire à procéder à une lente et incessante révision des éléments de réalité qui étaient entrés et entraient en lui — pour en éprouver la vérité et se découvrir lui-même. Car, si Sorel ne commença à écrire ses œuvres capitales qu'après la mort de sa femme, ce n'est pas naturellement qu'il n'eût commencé à penser déjà bien avant, mais peut-être dut-il sentir dès lors surtout la nécessité de se

communiquer davantage aux autres — pour ne pas laisser pourrir en lui ces idées que sa femme savait parfaitement entendre. Il y avait longtemps, certes, que Sorel aurait pu déjà prendre la parole; mais quand, parvenu à sa pleine maturité, il commence à se tourner vers le public, sa voix a un timbre particulier, unique et indiciblement original. Il ne nous a pas dit sa pensée la plus profonde — il a dû l'exprimer certainement sous une forme ou sous une autre, mais nous l'ignorons. De son pessimisme lui-même, il ne nous a jamais donné une exposition théorique: nous le sentons en chacune de ses paroles, mais il nous le cache pour ainsi dire, comme il nous cache la raison dernière de son action; et cette pudeur — à une époque où, parmi les lettrés, règne l'impudeur la plus éhontée, et où tout sentiment, pourvu qu'il ait seulement l'apparence d'être un peu profond, est aussitôt et hâtivement exploité, comme si l'on avait peur de le laisser mûrir et fructifier en soi — fait de Sorel un homme rare et, comme on dit communément, hors de son siècle.

Surtout hors de sa patrie, ou de ce que notre ignorance nous fait croire être sa patrie. Car la France est, pour la majeure partie d'entre nous, le pays classique où, surtout pour les béotiens du dehors, une certaine médiocrité de culture générale tient lieu de grandes expressions géniales, le pays où tout livre semble un livre de classe, et où tout homme qui participe tant soit peu à la vie publique se pose en figurine de Paris, parce qu'il sait que, de par le monde, il y aura toujours des imbéciles pour le singer. Tout cela est faux, probablement: deux ou trois rues de Paris cachent la France aux yeux du monde, mais, de temps à autre, pour nous la révéler, surgit un Pascal, un Proudhon, un Flaubert, un Sorel. Et c'est précisément un écho de cette

France secrète, qu'émergeant d'un long silence tout rempli par le travail et les méditations, la voix de Sorel semble nous apporter.

Quand donc Sorel commence à exprimer le résultat de ses réflexions sur la vie politique et sociale de son temps, c'est dans la condition d'un homme qui l'a déjà beaucoup observée, et observée de haut, en un silence et une solitude quasi monastiques; et d'un homme qui a regardé la vie non avec des arrière-pensées mercantiles, pour se faire un tremplin de son activité sociale et se tailler une belle place, ou avec le dilettantisme d'un spectateur désintéressé, mais en observateur implacable et que, seul, anime un désir puissant de vérité.

Position formidable: un homme avait miraculeusement échappé à l'action déprimante de la vie quotidienne, et à son regard terriblement attentif, de quelque côté qu'il se tournât, il ne s'était présenté que des bouffons, c'est-à-dire des individus qui récitaient leur rôle, portés peut-être à ce rôle par un instinct de sincérité, mais obligés, pour le garder, de se vendre et de se tromper eux-mêmes et de tromper les autres, -- faux prophètes, consciences faibles, favoris de la fortune, produits et semences de corruption. Sorel arrache les masques avec une fermeté qui est d'autant plus rude qu'on sent bien qu'il n'en veut nullement aux personnes, dont il parle si mal, mais qu'il agit ainsi uniquement par devoir. La méthode qu'il adopte est celle du matérialisme historique: toute idéologie et toute action doivent être expliquées par les conditions matérielles dans lesquelles les hommes vivent. Toute action a son idée ou idéologie qui la justifie ou prétend à la justifier; mais les idéologies tendent toujours à se faire passer pour éternelles et à se poser en universaux; il n'est pas mauvais, par suite, de leur demander leur acte de baptême; on déblaie ainsi le

terrain; les œuvres de l'esprit ne sont pas annulées, mais mises chacune à leur place et par là même justifiées, quand les solides liens qui les rattachent à la réalité d'où elles surgissent sont mis en évidence. Sorel coupe la parole aux plus beaux parleurs, et dépiste les camouflages les plus habiles, avec sa manière terriblement froide de demander à brûle-pour-point: « Vous, où êtes-vous né? Que faites-vous? Qui fréquentez-vous? Bon! J'en sais assez! » Mais quand il a bien déchiré les masques et dévoilé dans les idéologies plus ou moins humanitaires un camouflage des plus vils intérêts, quand il est allé bien au fond de la vie publique moderne et des époques qu'il étudie, il ne trouve rien. Pas une foi, pas une conscience, rien qu'un immense imbroglio. Quand on regarde la société moderne avec les yeux de Sorel, c'est à se demander, non pourquoi elle va si mal, mais comment, parmi tant de bouffons et de coquins, elle peut continuer à vivre. D'horribles germes de décadence la menacent. Cette terreur de la décadence est vieille comme le monde: elle n'est particulière à aucune époque; toutes en ont souffert, chaque temps a ses problèmes et produit certaines formes de civilisation, mais ces formes peuvent devenir une prison pour l'avenir: prison qui peut et doit être renversée, pour que les temps nouveaux puissent, à leur tour, faire éclater leur originalité.

C'est seulement dans l'action qu'est la vie et la vérité; mais l'homme tend toujours à concevoir comme définitif le point où il est arrivé, et plus grande et féconde a été l'action, plus forte est la tentation de voir dans ce point d'arrivée la borne définitive où l'on doit s'arrêter. Le germe de la décadence est précisément là, dans cette tendance à l'arrêt; et ce n'est pas là, je le répète, une tendance particulière à une époque; plus même il y a eu de grandeur et de puissance créatrice, et plus il y a péril

de décadence, et nécessité de lutter. L'homme agit toujours dans son intérêt individuel, et par le simple fait d'agir, travaille pour la collectivité; mais ce mobile égoïste, quand l'homme est fatigué, éclate, et c'est alors que la décadence est imminente.

La fonction de l'homme de génie, en tous temps, est de combattre les causes de décadence qui menacent de ruiner son époque, de lutter, par suite, sans relâche contre la forme vide qui entrave l'essor des forces nouvelles, contre la grandeur d'hier, qui, mal entendue, devient un obstacle pour la grandeur d'aujourd'hui, et arrête l'élan de la puissance créatrice. Mais à certains moments de l'histoire, il y a comme une accumulation énorme de choses mortes, et il semble que cette lutte contre la décadence ne puisse assumer d'autres formes que l'action révolutionnaire: car l'histoire nous enseigne que, lorsque la lente désagrégation d'une civilisation risque d'enliser le progrès humain en un borborygme, seule une action révolutionnaire peut dérober à cette civilisation en décadence sa flamme la plus belle, et la sauver. L'action de l'homme de génie est toujours foncièrement conservatrice: mais très souvent cette œuvre conservatrice ne peut se réaliser qu'à travers une forme révolutionnaire. L'humanité devra éternellement être reconnaissante au Christ pour avoir provoqué, avec la révolution chrétienne, ce mouvement qui devait sauver pour la joie des hommes la civilisation juive et la civilisation gréco-latine, lesquelles, sans lui, auraient entravé le devenir humain de leur lente putréfaction.

Or, pour Sorel, le grand facteur de décadence à notre époque, c'est la démocratie. La démocratie est un péril mortel, parce qu'elle corrompt à leur source les deux courants régénérateurs de la vie moderne: l'élan créateur de la bourgeoisie industrielle, et la force de révolte et de scission des classes proléta-

riennes. Au regard de Sorel, comme de Nietzsche, comme d'Ibsen, comme de Maurras, la démocratie ne se montre que sous l'aspect du triomphe de la médiocrité, qu'elle assure en tarissant les deux plus grandes sources de foi: la force des masses passionnées et celle des individualités héroïques en mal de création. La mentalité des médiocres qui ont peur de se donner trop — la mentalité des esclaves, disait Nietzsche — a enlevé à la vie ce qui était son unique source de grandeur et de beauté, l'élan de la foi, l'ardeur des individus et des masses à se surpasser. Les hommes ne croient plus, et ils demeurent éparpillés et perdus en un vain grouillement de vie, sans trouver la force ni de s'isoler, ni de s'associer, vagues débris d'humanité, rivés à cette médiocrité, dont ils sont à la fois les conjurés et les victimes.

Dans le domaine politique, comme dans celui de la culture, ou dans celui de l'économie, les conséquences sont les mêmes: facilité d'acquisition qui endort l'instinct de la lutte et réveille celui de la corruption; et, par suite, prédominance de la ruse sur la force, de la femme sur l'homme, de l'agitation toute factice et extérieure, immobile au fond, sur la production et le travail. La démocratie semble n'avoir qu'un souci: endormir les forces et les traditions en leur inoculant à jet continu de l'opium et de la morphine et provoquer les scissions qui, n'étant pas l'effet de volontés conscientes, ne peuvent être fécondes; et ainsi, perdant le souvenir de la grandeur véritable, les peuples dépouillent tout sens juridique et toute conscience des grandes traditions humaines et nationales. Car l'unique moyen pour comprendre la grandeur du passé, c'est de développer en soi une force analogue à celle que la grandeur de ce passé a suscitée. La démocratie n'a réussi à abattre aucune des institutions de l'ancien régime, mais elle les a toutes conservées en les adaptant à

sa taille qui est celle de la médiocrité; les intrigues de cour ont été remplacées par les petites conjurations de politiciens et d'hommes d'affaires; et il n'est pas jusqu'à la religion elle-même, la seule forme de création et d'expression, peut-être, qui soit accessible aux masses, que la démocratie n'ait cru pouvoir remplacer par une soi-disant libre-pensée ou franc-maçonnerie, ou, à l'occasion, par les petites formules mystérieuses et thaumaturgiques du suffrage universel et de la souveraineté populaire.

Car, c'est à cela, en dernière analyse, que se ramène la démocratie, ce triomphe de la médiocrité: à une dictature de petits groupes de déclassés et d'aventuriers qui, comme hommes politiques, ou comme journalistes, ou comme hommes d'affaires, occupent les premières charges de l'Etat — pis encore, à l'hégémonie de tous les non-producteurs sur les producteurs.

Avec une pareille vision de la vie actuelle, Sorel ne pouvait être réformiste, son action ne pouvait être qu'une révolte idéale, et il devait naturellement prendre position, non comme homme politique, mais comme philosophe. L'homme politique n'a pas besoin d'être un caractère; il est la créature de ses partisans, le produit de leur intérêt et de leur enthousiasme, comme de la haine de ses adversaires: toute son habileté consiste à exploiter et à duper ceux qui le poussent en avant, se multipliant, se camouflant, se montrant sous des aspects infiniment variés, — variés et nombreux comme les hommes qui placent en lui leur confiance. Il est un peu comme une belle femme: il importe peu que sa vertu soit réelle, il vaut mieux même qu'elle soit factice; ce qui importe c'est, surtout dans les débuts, que ses admirateurs puissent voir en lui le reflet adéquat de leurs propres passions et de leurs propres intérêts; l'équivoque est son champ d'action naturel.

Pour Sorel, on le comprend, le champ d'action ne pouvait être un groupement d'hommes, mais une idée, mieux encore: un moment de l'Esprit, — son attitude, une attitude essentiellement philosophique. Un philosophe peut se rapprocher plus ou moins d'un mouvement politique dans la mesure où ce mouvement lui semble offrir une certaine analogie avec le moment de l'Esprit qu'il entend, en philosophe, représenter. Mais il ne peut jamais se laisser absorber par lui. La préoccupation essentielle de Sorel fut toujours une préoccupation d'ordre moral, son but, découvrir et lutter contre toutes les formes de la décadence; et s'il y a analogie entre Sorel et le mouvement socialiste, elle est toute dans ce fait que le mouvement socialiste est actuellement l'incarnation pour ainsi dire d'un moment de l'Esprit, son originalité consistant dans sa continuité et sa fécondité, indépendamment et même malgré les hommes qui se réclament de lui. C'est pour cette raison que Georges Sorel s'est déclaré socialiste. Mais, pour lui, le socialisme n'est pas le monopole d'un parti ou d'un groupement d'hommes, c'est un processus de l'histoire, auquel, en un certain sens, tout le monde coopère, processus qui n'a rien de fatal, — rien de fatal n'existant pour l'homme de génie et d'action — mais auquel il faut tous les jours collaborer en le débarrassant de tous les éléments de corruption et de décadence. Sorel ne pouvait avoir foi dans les hommes politiques dont il voyait toute l'infinie bouffonnerie, et qui n'étaient bons qu'à profaner les belles paroles qui, autrefois, avaient pu exprimer chez eux une passion, mais ne servaient plus, maintenant, qu'à dissimuler de sordides intérêts — consommateurs et destructeurs de valeurs anciennes, et non producteurs de valeurs nouvelles.

Le mouvement socialiste, seul, représentait quelque chose de fécond, et cette fécondité était relative

non aux idées elles-mêmes qui pouvaient être grossières et utopiques, mais à ce fait que ces idées avaient réussi à organiser et à grouper les masses en triomphant des égoïsmes individuels, ne fût-ce qu'en les transposant en égoïsme corporatif et en égoïsme de classe. Le mouvement socialiste s'est formé par génération spontanée et de telle manière que, pareil à un monstre biblique, il accapare et dévore tous les individus qui viennent à lui, leur enlevant et gardant pour soi toute leur jeunesse et toute leur force révolutionnaire, pour les rejeter ensuite, épuisés et pantelants, et continuer sa propre course en dévorant d'autres hommes. Mais le mouvement socialiste lui-même — chose, je le répète, bien distincte des divers partis socialistes — était corrompu par la décadence démocratique. Un événement d'importance en soi relativement minime, l'affaire Dreyfus, mais qui avait eu des conséquences incalculables dans la vie politique française et européenne, avait révélé sous un jour très cru comment les chefs du mouvement socialiste, d'origine ou non bourgeoise, exploitaient les masses qui les suivaient pour arriver au pouvoir et les trahir: les Briand, les Viviani, les Millerand, constatant que la chute foudroyante du capitalisme, prédite par Marx, tardait à se produire et que ledit capitalisme ne montrait aucune envie de mourir d'apoplexie en pleine apogée de sa puissance, ne pensaient plus qu'à tirer le meilleur profit possible du mouvement prolétarien et de la peur bourgeoise qui les avait portés au pinacle. Le socialisme cessait d'être un mouvement de scission et de préparation révolutionnaire des masses à l'égard du monde bourgeois, pour ne plus être qu'un mouvement politique au service des ambitions de quelques chefs sans scrupules. Cette force religieuse qui, seule, pouvait, selon Sorel, à l'instar de la révolution chrétienne des premiers siècles, arrêter la civilisation sur la

voie de la décadence démocratique, venait donc à manquer.

Et les dangers de décadence dans le socialisme étaient très graves, venant de son origine même; car on peut dire que le mouvement socialiste est né du confluent de deux dégénérescences: dégénérescence d'une partie de la bourgeoisie, dite intellectuelle qui, perdant le sentiment de ses origines, renie sa classe et fournit à ses adversaires des armes pour la détruire; dégénérescence du prolétariat, surtout industriel, qui, par les conditions mêmes de l'ordre capitaliste, n'ayant plus dans le travail une activité suffisante, trouve du temps et de la passion de reste pour participer à des mouvements économiques et politiques. Le socialisme ne naît pas tant en effet de ce fait que tous les hommes ne travaillent pas, que de ce fait que *tout l'homme* ne travaille pas, c'est-à-dire n'absorbe pas et n'épuise pas dans le labeur et la production la totalité de ses forces spirituelles; toute l'activité inutilisée devient ferment révolutionnaire. Or, Sorel ne se fait aucune illusion sur les hommes qui participent au mouvement socialiste: de cette double dégénérescence, il peut sortir un borbier pire que le borbier démocratique, car trop de socialistes, fils cadets de la bourgeoisie ou prolétaires, ne sont que des bourgeois manqués. Toute sa fécondité, c'est d'être un mouvement de masses, et un mouvement quasi religieux; et son salut ne peut être assuré que si l'on arrive à donner au produit de cette double dégénérescence une telle intensité de vie, qu'il puisse, malgré les éléments qui le composent, engendrer une puissance nouvelle.

Pour cela, il faut créer une scission violente entre le prolétariat et la bourgeoisie démocratique. Le prolétariat doit s'organiser à l'état de corps séparé, répondant par la violence à toute avance bourgeoise; il doit développer autour de lui une telle atmosphère

de lutte et de révolte épique, que le sens du sublime en soit réveillé dans le monde. Si le sentiment du sublime ne s'éveille pas soudain parmi les hommes, pour les pousser à accomplir des actes qui les dépassent; si l'homme, dans la ferveur de la lutte, ne réussit pas, ne fût-ce qu'une fois, à se surpasser lui-même, pour pouvoir ensuite et tout le restant de sa vie, se rappeler avec orgueil ce qu'il fut un jour — la vie est une pitrerie indigne d'être vécue. C'est là un des traits essentiels du pessimisme de Sorel; pour lui l'unique valeur de la vie réside dans les instants de ferveur, de révolte et — pourquoi ne pas dire le vrai mot — de Foi. Il faut que la Foi, qui s'est desséchée dans les aristocraties et les élites bourgeoises, se renouvelle une fois encore par en bas; et pour cela, il faut exploiter ce mouvement socialiste qui, par lui-même est si trouble et si imprégné d'éléments de corruption et dont les adhérents sont des égoïstes qui croient satisfaire leur intérêt personnel, mais qui est un mouvement de masses, c'est-à-dire formé avec la matière la plus apte, dans son état de ferveur constante, à recevoir ou à faire s'épanouir une foi; un mouvement grâce auquel, par la nécessité de la lutte qui impose des efforts et des sacrifices, l'égoïsme des hommes peut être encore une fois magnifiquement dupé, quand, de la fusion de leurs individualités, peut surgir — les dépassant, formée par elles, mais plus grande qu'elles — une Cité nouvelle.

Donc, violence opposée chaque jour par le prolétariat à la bourgeoisie, et violence qui tend non seulement à sauver le prolétariat mais, en un certain sens, sauve et ressuscite la bourgeoisie elle-même. La lutte est encore le meilleur moyen de communication entre les hommes, les nations et les classes: ce n'est pas la parole qui sert de meilleur truchement, parce que la parole est corruption et engendre immédiatement après elle la corruption, quand elle

n'est pas au service de la volonté de libération de l'artiste et du penseur; mais c'est seulement en luttant, dans l'effort de la défense et de l'attaque, que les qualités intimes des individus se révèlent et se communiquent avec leur maximum de grandeur.

L'homme est condamné à lutter sans relâche; s'il ne lutte pas, il dégringole et se corrompt; et c'est seulement par un combat loyal et sans trêve qu'il peut réussir à réaliser en lui le peu de bonté dont il est capable. C'est pourquoi, selon une heureuse expression de William James, il faut trouver les équivalents de la guerre; mais il ne s'agit pas de les trouver, ils existent depuis toujours, sous le nom de guerre des classes, guerre des sexes, luttes de l'esprit, luttes pour la liberté, l'art, la libération. Tout ce qui a été créé dans le monde l'a été dans la lutte et pour produire de nouveaux éléments de lutte: les formes varient à l'infini, mais le fait essentiel et le moteur premier de la vie sont là. Aussi, nous dit Sorel, si le prolétariat doit hériter des valeurs créées par la bourgeoisie, il faut qu'il les conquière en les lui ravissant pour ainsi dire, quand, dans la ferveur de la lutte, la bourgeoisie arrive à leur donner le plus haut degré de vitalité; autrement l'un et l'autre ne réussiraient qu'à entraîner le monde dans leur propre dissolution, le laissant pourrir dans le marais démocratique. Car l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie n'est pas déterminé seulement par des raisons politiques et économiques, ou par la soi-disant antique oppression des prolétaires: tout cela n'est que la forme contingente, le prétexte pourrait-on dire, dont se couvre à notre époque le fait fondamental de la lutte. Sorel, qui est si violent contre les corrupteurs du socialisme, n'a pour la bourgeoisie aucune parole de haine; il ne dit pas au prolétariat qu'il doit la haïr; un esprit sain n'a pas besoin, pour combattre, de l'excitant de la haine, il

lui suffit d'avoir la conscience du caractère inéluctable de la lutte et de la nécessité de la défense et de l'attaque. Même la haine se développe plus âcre et plus venimeuse dans les batailles d'intrigues et de compromissions, si chères aux réformistes. Profonds et indissolubles sont les liens qui unissent la bourgeoisie et le prolétariat et, comme dans une ancienne légende, Dieu et Satan pleurent fraternellement dans la lutte le sort maudit qui les oblige à s'affronter sans cesse pour toujours se combattre, de même on peut concevoir et espérer de toute son âme que cette lutte titanique entre le prolétariat et la bourgeoisie cessera quelque jour; c'est un sentiment qui certainement passe, ne fût-ce qu'un instant, dans l'âme de tout homme au cœur bien né, car si la paix n'est pas de ce monde, il est pourtant beau que des hommes s'élève, infatigable, l'aspiration vers la paix.

Mais la lutte ne cessera pas; prolétariat et bourgeoisie, unis intimement, doivent fatalement se combattre, parce que c'est là la manifestation actuelle du fait éternel de la guerre dans le monde; seulement, par la conscience de cette fatalité supérieure, ils peuvent apprendre à se respecter, à ne pas s'acharner l'un contre l'autre, à manifester dans leurs rapports réciproques une sorte d'honneur d'anciens chevaliers. Et surtout, ils peuvent collaborer à écarter d'eux tous ceux qui trafiquent de leur antagonisme et qui en profitent pour débiter leurs facéties et gagner de l'argent, ceux qu'on appelle les réformistes, les mercantis de la paix sociale, ceux qui affaiblissent la bourgeoisie et le prolétariat avec leurs théories démocratiques, tous ceux qui, en un certain sens, pourraient être appelés les contrebandiers et les requins de la guerre sociale — presque tous déserteurs de leur propre classe. C'est pourquoi Georges Sorel a toujours eu et n'a jamais dissimulé une très vive sympathie pour les nationalistes français — parce

que ce sont des bourgeois qui acceptent le fait de la guerre, loyalement, tragiquement, sans le discuter.

Contre les exploités de la guerre sociale, Sorel soutient la nécessité de la violence prolétarienne; mais, pour qui sait bien regarder, la violence de Sorel s'identifie avec l'héroïsme et la bravoure. Pour lui, la violence se distingue de la force, en ce qu'elle est davantage instinct créateur, force naturelle, moins disposée à lésiner ses coups pour se maintenir fidèle à un plan de bataille; mais elle se distingue en même temps de la brutalité en ce qu'elle n'est pas animée d'un instinct de destruction, mais comme en proie à l'ivresse d'une fécondité tout ensemble destructive et créatrice. La force, c'est l'élan dominé par l'intelligence; la brutalité, l'élan dépouillé de toute rationalité; la violence, l'élan qui s'identifie à la raison même. Car les masses ne peuvent s'exprimer pratiquement que par la violence, dont la traduction théorique et esthétique ne peut être que le mythe: et mythe et violence ne se peuvent discuter. Les manifestations primordiales des masses, qui sont aussi les manifestations primordiales de l'âme humaine, celles qui sont à la base des grands instituts politiques et religieux comme le christianisme et les Etats modernes — les voilà: mythe et violence. Et violence et mythe, nous dit Sorel, doivent servir à organiser à part le prolétariat, face à la bourgeoisie, qui se laisse tomber dans la médiocrité démocratique. S'organiser à part, cela veut dire récréer en soi et pour soi, par la nécessité de la lutte, les organes et les armes de son propre ennemi, mais par impulsion personnelle, avec son propre sang, au prix de sa propre expérience. La vie est certainement le résultat de la collaboration des hommes, des nations et des classes; mais tous les hommes, toutes les nations et toutes les classes doivent s'organiser comme s'ils étaient seuls et supporter seuls les charges et les devoirs

de la vie; la solidarité humaine est une très belle chose, mais il faut toujours agir pour son propre compte, comme si elle n'existait pas.

Car le prolétariat ne réussira probablement jamais à vaincre son ennemie, mais la contribution qu'il apportera à la civilisation sera d'autant plus grande que plus longtemps et plus entièrement il aura su opposer sa violence à la faiblesse de la bourgeoisie et ses mythes à son manque de foi et de volonté. Mythes, dis-je, et non schémas abstraits de reconstruction pseudo-scientifique. Et ici se présente un des aspects les plus originaux de la conception de Sorel: la théorie du mythe.

Le pessimisme de Sorel est trop incurable, il connaît trop bien ce qui est arrivé à la théorie de Karl Marx, dès qu'elle fut prise à la lettre, pour accorder à tous ces idéaux, que les propagandistes et les théoriciens du socialisme mettent ou mirent en avant de leur action révolutionnaire, la moindre capacité de réalisation littérale. Le socialisme, pour lui, n'est pas un système, mais un mouvement de masses; et qui veut envelopper le socialisme dans le filet d'une théorie, n'est qu'un bourgeois qui veut concilier sa propre raison avec l'instinct des masses: il faut avoir, par suite, la défiance la plus extrême vis-à-vis de tous les théoriciens et de tous les intellectuels. En ce sens, le socialisme acquiert un caractère puissamment religieux quand on entend par religion le lien qui fait d'un ensemble d'hommes une masse fondue en une même espérance. Et prétendre, quand toute la vie sociale n'est plus, comme aujourd'hui, qu'un bouillonnement de foules passionnées, traduire cette passion des foules en un système homogène et organique, c'est demander à un homme qui se bat d'être calme et mesuré dans tous ses gestes. Le théoricien aura bien son heure — mais quand l'action révolutionnaire ne sera plus

qu'un souvenir à systématiser, c'est-à-dire quand la marée montante sera descendue, et qu'enfantés par elle, apparaîtront, pour l'évoquer, ceux qui aujourd'hui manquent encore: des génies. Actuellement, les masses s'expriment par la violence et, quand elles veulent avoir une image qui les reconforte et les soutienne, par le mythe. Le mythe est sans cesse enfanté par les foules: c'est une œuvre collective faite de toutes les flammes et passions individuelles, et grandissant tous les jours de leurs apports, mais qui reste anonyme. Le mythe, par suite, en tant que mythe, n'est ni vrai ni faux: ce n'est pas un fait logique, il ne porte la marque d'aucune individualité, il ne peut être discuté, puisqu'il échappe aux lois de la pensée. Il vaut seulement dans la mesure où il élève la température révolutionnaire des masses et où il leur sert de truchement: il ne doit pas se réaliser ou mieux il ne faut rechercher en lui aucun élément de réalisation: sinon, ce ne serait plus un mythe, mais une utopie. La différence fondamentale entre le mythe et l'utopie est la même qu'entre la religion et l'hérésie: le mythe et la religion (qui sont au fond la même chose) sont les produits d'une passion anonyme et collective; l'utopie et l'hérésie naissent d'une pensée individuelle, d'un sentiment et d'un intérêt individuels, qui ne réussissent pas à se fondre dans cette passion collective.

Une utopie peut se discuter, elle est l'œuvre d'un homme et traduite par suite en termes logiques; mais comment discuter un mythe qui est en perpétuelle croissance et en flux perpétuel, et dont tout le caractère consiste précisément dans cette croissance et cette fluidité perpétuelles? Il faut avant tout, nous dit Sorel, que les masses, aidées par le mythe, puissent accomplir leur action révolutionnaire, l'acte héroïque par lequel elles peuvent sur-

monter la misère de la vie présente. Le mythe le plus cher aux masses est actuellement celui de la grève générale: en s'organisant dans la résistance en vue de la grève générale, le prolétariat, selon Sorel, acquiert ces qualités de discipline interne qui le rendent apte au pouvoir: mais Sorel ne s'attarde pas trop sur cet argument, parce que s'il voulait le décrire avec trop de détails, il tomberait dans l'utopie: il l'appelle mythe et pense par là l'avoir mis en dehors de toute possibilité de critique. Or, pour combattre cette décadence où la société moderne semble se lézarder et s'épuiser, il est nécessaire de la retremper dans la matière ardente et primitive d'où elle est sortie, dans ces masses dont les rêves s'expriment en mythes. Depuis longtemps on va répétant dans le monde qu'un nouveau Moyen-Age est imminent, c'est-à-dire un nouveau *ricorso*, par une irruption de forces vierges et barbares. Mais puisque nous savons que rien ne se reproduit et que ce soi-disant *ricorso* de barbarie sera un dépassement de la civilisation actuelle, pourquoi ne pas y collaborer, l'accélérer et le pousser en quelque sorte à sa conclusion? Après, la vie pourra reprendre un rythme plus calme, la violence se séparera de l'intelligence, la force et la brutalité reparaîtront, et le mythe se dissoudra dans l'art et la pensée individuels... D'autres maux sociaux surgiront, et d'autres périls de décadence, mais nous vivons parmi les maux d'aujourd'hui, et à chaque jour suffit sa peine. C'est pourquoi l'on peut dire que le mouvement socialiste, malgré les anarchistes, les hommes de désordre et les coquins qui peuvent y adhérer, est un mouvement destiné à tirer le monde de l'anarchie actuelle. Dans l'organisation de l'industrie moderne, la volonté du patron et du dirigeant doit remplir le même rôle qu'autrefois la religion pour faire travailler les hommes — car les hommes

ne travaillent pas volontiers... Mais pour cela, il est nécessaire que l'ouvrier voie dans le chef un homme d'une race différente, d'une vie différente. Or, la démocratie, en soulevant imprudemment beaucoup de voiles, a révélé aux ouvriers tout ce qu'il y avait de terriblement *humain* et de semblable à eux dans leurs chefs; et la révélation de cette faiblesse et de cette incapacité s'est faite lorsque, en face des violences de la lutte de classe, ces chefs se sont montrés atterrés, ou pis encore, prenant un masque démocratique, se sont mis à singer le socialisme, tombant ainsi dans l'équivoque la plus vulgaire: car le mouvement prolétarien n'était pas une théorie dont on pouvait se rendre maître en lui opposant d'autres théories plus ou moins analogues, mais à la violence des masses la bourgeoisie avait le plein droit et même le devoir d'opposer sa propre force. Parmi toutes les fautes de la démocratie, celle d'avoir révélé « le mystère du maître » est la plus grande — l'impardonnable.

Maintenant, pour que la production puisse continuer et le rythme de la vie ne pas s'arrêter, ne faut-il pas que tous les hommes, dans un élan de passion, puissent devenir une race différente de celle d'aujourd'hui — des demi-dieux? C'est là le mythe et le rêve fondamental qui planent au-dessus de tous les mythes et de tous les songes socialistes — la vision du règne de Dieu: mythe que, encore une fois, nous ne pouvons analyser.

Mais il est une objection fondamentale qui peut être faite à Sorel et qui touche à l'essence même de sa théorie des mythes. Nous savons, l'expérience nous apprend, que de toutes les fins que l'action socialiste se pose à elle-même aucune n'a de chances d'être pleinement réalisée. Et Sorel nous dit: cela ne fait rien, étudiez, et vous verrez combien cette illusion du but final est, sinon littéralement vraie,

du moins n'a besoin, pour être vraie ou se rapprocher de plus en plus de la vérité, que d'être animée de beaucoup de passion humaine. Sa vérité est là : de mettre en branle les masses humaines. Vous n'arriverez pas au but, mais ce but auquel on ne parvient pas est un mythe ! Pour que la vie maintienne au ton voulu les valeurs qui l'ont faite et la font se dépasser elle-même, il est nécessaire qu'on croie et qu'on fasse croire en ces mythes, qui ne sont pas vérité littéraire. Et c'est ici l'objection fondamentale qu'on peut faire à Sorel : mais cela, n'est-ce pas une sorte de jésuitisme ? Quand on sait — parce que l'histoire et l'expérience nous le disent — que la révolution sociale, si elle se produit, revêtira des formes et aura des conséquences qu'on ne peut prévoir, mais qui seront certainement bien éloignées des imaginations et des aspirations actuelles du socialisme et des masses qui le suivent, et quand on sait que l'idée même de cette révolution sociale n'est pas réelle, mais mythique, comment peut-on continuer à la prêcher ? Un mythe reconnu comme tel est un mythe dépassé : du moment qu'on l'appelle mythe, on n'y croit plus. Et surtout il perd toute vertu pratique parce que, pour agir au nom de la révolution sociale, comme au nom de n'importe quel autre idéal, il est nécessaire d'y croire, comme on croit en soi-même. Pour un croyant, l'enfer n'est pas un mythe, mais un fait dont il est aussi certain qu'il l'est de respirer et de vivre. Le chrétien des premiers siècles qui croyait à l'Apocalypse était certain que l'Apocalypse devait venir, d'une certitude certainement supérieure à celle que nous pouvons avoir de la venue de la révolution. Il est donc vrai, une fois de plus, que la destinée de l'intelligence et de la culture est de nous montrer l'impossibilité et l'inutilité de l'action ; et puisque la conscience nous fait sentir l'insuffisance de la réalité et nous

inspire le désir de la transformer, et que l'expérience nous avertit qu'aucun des changements que nous voudrions y apporter ne se réalisera, nous devons nous dédoubler et prononcer des paroles auxquelles nous ne pouvons croire. Car, nous avons beau reconnaître le mythe: au moment d'agir, nous avons besoin d'y croire. C'est ce même divorce qui, dans la religion, a provoqué le modernisme, et que le symbolisme est impuissant à vaincre. La pensée est donc une chose néfaste, dont le monde, au moins actuellement, n'a pas besoin, et ne nous apporte à nous-mêmes que torture et impuissance: la représentation de la réalité n'a d'autre vertu que de nous empêcher de vivre, en tarissant en nous les puissances instinctives. Cet hamletisme moderne désespéré, qui ronge comme une phtisie morale, pire que celle qui nous ronge les poumons, l'âme de nos jeunes gens, ressuscite encore une fois pour avoir, en Georges Sorel, une confirmation nouvelle — puisque, pour lui aussi, la conscience et la science tuent l'action.

A cette objection fondamentale, Sorel répond en peu de mots dans la préface des *Réflexions sur la Violence*, — mais la meilleure réponse qu'il y ait donnée consiste dans le simple fait d'avoir continué, même après avoir découvert la théorie des mythes, à écrire, à vivre et à travailler. Et cette réponse qu'il n'a pas formulée, il me semble qu'on pourrait la résumer ainsi: ce n'est pas la conscience et la science, mais la mauvaise conscience et la fausse science qui tuent l'action; — c'est l'effet de la paresse humaine, si l'on continue à croire à des fins qu'on puisse atteindre, après avoir affirmé que la vérité ne se trouve que dans la volonté et la force avec lesquelles on travaille à se rapprocher de ces fins. Du reste, la vérité de l'avenir, comment pourrait-elle exister et être prévue? Tout homme,

travaillant pour l'avenir, est mû par une espérance qui est pour lui la vérité, le produit de sa passion et de son intérêt; et le résultat qui est obtenu par le concours de tous les hommes est naturellement différent de toutes ces espérances et de tous ces intérêts individuels. Dans la réalité fortement comprise, dans la réalité limitée, si l'on veut, mais concrète, l'homme qui croit avoir découvert une vérité doit accomplir son œuvre avec ses propres moyens et à sa propre mesure — et là est la vérité essentielle, parce que là est l'action. Puisque la vérité est dans l'action, qu'est-ce que cette vérité qui, après avoir été comprise, tue la possibilité de comprendre d'autres vérités? C'est donc sans illusions, sans la folle espérance, certes, de briser les lois d'airain qui dominant l'histoire, mais avec la volonté bien ferme de déblayer chaque jour le terrain social de la plus grande quantité possible de choses mortes, qu'il faut travailler. La conscience du mythe ne tue pas l'action, mais la transforme, ou mieux encore, délimite nettement le champ d'action possible pour l'homme de pensée et confirme l'utilité de son œuvre. Car l'office de l'homme de pensée, quand il a compris le mythe, n'est pas d'en être le propagandiste parmi les masses et de dire des paroles auxquelles il ne croit pas, mais de comprendre et de respecter la fécondité du mythe, et en même temps, avec une affection et une tendresse plus que fraternelles envers ces masses qui, inconscientes, s'efforcent d'apporter un peu de nouveauté dans le monde, de chercher à les diriger vers des buts concrets et actuels. Plus les masses, dans leurs agitations fécondes, vivent et rêvent par le mythe, plus doit être attentif et éveillé l'homme de pensée — attentif à déblayer le terrain de toutes les idéologies, de toutes les corruptions qui cherchent à profaner et à souiller le mythe. Il n'est pas vrai que l'homme de pensée

ne doive pas agir; seulement, son action est différente: isolé et plus sur la hauteur, avec plus de conscience certes et plus de souffrance, mais avec plus d'amour, son cœur est avec les masses et tout vibrant avec elles... Il est le gardien et le serviteur tout ensemble de ce qu'il y a de meilleur en elles.

C'est ainsi que Sorel, je pense, entend son œuvre: il n'est pas propagandiste, mais évocateur d'énergies individuelles. Je dirai même que son action, toute restreinte à un petit nombre de disciples, est celle d'un fondateur et chef d'ordre monastique — étant bien établi qu'il demande avant tout à qui prétend le suivre vœu de pauvreté et renoncement aux honneurs et à la popularité. L'année dernière, encore, après avoir abandonné depuis des années le mouvement syndicaliste, Sorel, dédiant à deux amis son dernier volume paru, écrivait: « Que mes chers compagnons — Paul et Léona Delesalle — acceptent l'hommage de ce livre écrit par un vieillard qui s'obstine — comme a fait Proudhon — à rester un serviteur désintéressé du prolétariat. »

Sorel est seul en France, mais de cette solitude il ne se plaint pas: il s'obstine à rester un serviteur du prolétariat. Il a su accomplir ce qui fut, en tout temps, le plus noble effort du philosophe: convertir sa propre solitude en liberté. Mais cette volonté de liberté ne se traduit pas en hymnes à la liberté créatrice de l'artiste, du philosophe ou du surhomme; les convictions et les sentiments les plus profonds sont ceux dont on ne parle pas (en général on ne parle que pour se convaincre soi-même); sa volonté de liberté, on la sent dans chacune de ses paroles. c'est l'essence même de son style et de sa méthode de travail. Je dirai même que Sorel se révèle bien plus dans son style que dans les choses qu'il exprime: car on ne peut pas être plus étranger qu'il ne l'est à toute préoccupation stylistique ou litté-

raire. Cette volonté d'indépendance, qui lui a permis de traverser, en conservant toute son intégrité spirituelle, sans induration comme sans mutilation, toute sa jeunesse et toute sa maturité, il a su la garder dans toutes les manifestations de sa vie de philosophe: il semble qu'il ait toujours, avant tout, voulu rester assez libre d'esprit pour accueillir toutes les leçons de l'expérience et y conformer ses propres intuitions sans être asservi par son propre passé.

Bien souvent, ceux-là même qui maintiennent leur liberté vis-à-vis de toute servitude extérieure, tombent dans une servitude pire: celle de leurs propres habitudes. C'est une tendance naturelle à tout artiste, à tout philosophe, d'enfermer leur inspiration dans une technique ou un système, et quand de nouvelles intuitions surgissent, qui ne cadrent plus avec cette technique ou ce système, en qui ils avaient mis toute leur confiance, ils se sentent perdus. Toute création humaine, soit paresse, soit oubli de soi-même, tend à un automatisme où elle perd toute sa puissance de vie et de rajeunissement: or, je crois bien qu'il serait difficile de trouver un philosophe dont la pensée se soit aussi peu figée que celle de Georges Sorel. S'il lui semble tomber dans une sorte d'engrenage spirituel, on le voit aussitôt, d'une main experte et prudente, tâter le pouls à ses idées, pour savoir si en elles la vie palpite, ou s'il n'est pas dupe de quelque fausse analogie mécanique. Peu d'auteurs ont su réaliser un tel degré de fluidité: fluidité qui lui est nécessaire pour exprimer le mouvement d'une époque qui, par le grouillement informe des masses, est prodigieusement fluide. C'est pourquoi Sorel ne veut pas faire de théories qui prétendent à l'éternité; mais, tout animé de la volonté d'être un serviteur du prolétariat, et voulant collaborer aux efforts de la masse dont le mythe exprime les rêves, il n'a d'autre

préoccupation que de suivre de près le torrent des événements et de chercher à en traduire un des aspects essentiels et éternels. Il semble qu'il ne veuille faire, en marge du livre de la réalité, que des annotations, et n'appeler l'effort des foules que vers des buts qui soient, dans le sens le plus élevé du mot, des buts pratiques. Les foules ne vivant que par l'action, et ne voulant construire aucun système, il se restreint à une tâche toute négative et critique: déblayer le terrain de toutes les fausses idéologies qui pourraient entraver le mouvement des masses. Et pourtant en Sorel, qui se moque, du reste, de la composition littéraire d'une manière qu'on ne saurait dépasser sans devenir illisible, en Sorel, qui se proclame anti-intellectualiste, cette parfaite fluidité de pensée est liberté et non anarchie. On peut même dire plus: Sorel, sans avoir jamais fait profession d'être un logicien, a une logique aussi parfaite et aussi rigoureuse que celle de Proudhon. La raison en est bien simple: en lui la logique n'est pas l'effet de quelque schéma abstrait, mais le produit même de la continuité intime de sa pensée. Pour lui, la logique, c'est ce qui doit être dans le sens le plus vrai du mot: continuité de vie et de pensée, dans laquelle tout élément de la réalité transforme et fait revivre les éléments de la réalité précédemment saisis.

Maintenant, si l'on nous demande de dire, non pas pour anticiper sur le jugement des générations à venir, mais seulement pour fournir notre tribut d'admiration, quelle est, à nos yeux, l'importance de l'œuvre de Sorel, nous devons affirmer qu'il a fait faire un grand pas en avant à la pensée socialiste. Sorel a cru que le socialisme pouvait devenir une philosophie des mœurs, c'est-à-dire un mouvement de caractère moral, et lui-même l'a puissamment lancé sur cette voie, avec sa théorie des mythes

et de la violence, qui le rapproche des mouvements collectifs religieux du passé. Je crois qu'on peut dire que le socialisme deviendra une métaphysique des mœurs, quand il pourra se traduire en termes individuels et spirituels tout ensemble, c'est-à-dire quand il sera non pas tant un mouvement de revendications économiques et politiques qu'une possibilité de libération pour les individus qui y adhèrent, quand tous les hommes verront dans le mouvement socialiste quelque chose qui sert à exprimer et à sublimer la meilleure partie d'eux-mêmes. Cette fervente créatrice des masses, au sein desquelles les individualités se fondent, peut-elle susciter des hommes? La chose peut sembler aujourd'hui paradoxale, et l'événement bien incertain; il y faudra, dans l'avenir, apporter tout notre effort d'élucidation et de réalisation. Pour le moment, ce que nous pouvons dire en tant qu'hommes d'aujourd'hui, est ceci: c'est que Sorel nous a réconciliés avec les mouvements de masses, en les prenant comme matière de son expression, en nous faisant voir dans leur réalité vibrante et tumultueuse quelque chose de religieux; mais, surtout, Sorel nous aide à vaincre cet hamletisme moderne désespéré — par qui notre âme ne pouvant s'identifier avec aucun des aspects de la réalité, dans la vaine espérance de pouvoir les embrasser tous, et notre pensée fonctionnant en un certain sens à vide, nous nous précipitons dans le néant. Ce qui caractérise avant tout Sorel, ce n'est pas tant telle ou telle théorie, telle ou telle interprétation d'un fait historique — mais la perpétuelle tension de son tempérament: on sent toujours en lui une douleur dont on ne saurait dire si elle est surmontée ou revécue. Dans son pessimisme profond, qui se résoud non en une négation stérile de la vie, mais se justifie et s'oublie dans l'amour de ce qu'il y a dans la vie de plus fervent et de plus créateur, il y

a quelque chose de biblique, ou mieux encore, cette profonde et ardente passion chrétienne, qui en France a eu son expression la plus admirable avec la grande âme de Pascal. On dit et l'on se plaint tous les jours qu'il ne naît plus d'âmes religieuses à notre époque: cela n'est pas vrai. Si religion veut dire tension toujours fervente de l'âme dans la recherche de la libération et de l'unité, voilà un homme religieux: Georges Sorel, formé d'une matière différente de celle des anciens religieux, parce qu'il est plus proche du monde — mais d'essence identique.

Et rongés par notre scepticisme décadent, ou plutôt par la manie de vouloir juger tous les faits à la même mesure, nous devons considérer l'œuvre et la figure de Sorel d'un point de vue plus humain et esthétique, dirai-je, que scientifique: effort d'une âme pour se maintenir dans une pureté et une fluidité parfaites à l'abri de tout automatisme idéologique. Il importe, par suite, relativement assez peu de savoir ce que sont actuellement les socialistes ou les syndicalistes. Entre saint François d'Assise et les franciscains, la distance est énorme; mais même si de saint François il n'était sorti qu'un nouvel ordre de frères ou une nouvelle forme d'idolâtrie, nous continuerions à nous réconforter au contact de sa grande âme. Et à ceux qui considèrent comme un grave péril pour la paix sociale la conception révolutionnaire de Sorel, on peut répondre que le monde aurait été bien gravement bouleversé, si à l'époque de saint François, il se fût uni à la Pauvreté par des noces mystiques, ou si, au XVII<sup>e</sup> siècle, il avait fait sien le sombre et profond jansénisme de Blaise Pascal. On se hâte toujours de sanctifier, dès qu'ils sont morts, ces hommes dangereux, c'est-à-dire de représenter leur grandeur comme quelque chose de dépouillé, de surhumain et d'abstrait, pour laisser dans

l'ombre ce qui fut leur plus grand effort : la lutte de chaque jour contre la dureté de la matière humaine qu'ils voulaient modeler. Nous ne devons pas, à constater la distance qu'il y a entre cette matière humaine et l'âme de ces grands hommes et à toucher du doigt l'inutilité de leur œuvre, éprouver je ne sais quelle joie maligne, mais plutôt une profonde émotion, parce que ce qui n'est pour nous qu'un contraste, pour eux est une douloureuse tragédie de toutes les heures, qui doit être comprise et revécue par nous avec un sentiment de religieuse fraternité. Dans ces remueurs d'hommes, quelles que soient les idées par lesquelles ils se sont exprimés, nous ne devons voir que des maîtres d'énergie, qui nous invitent à renouveler chacun pour notre compte et avec nos propres moyens, l'effort qu'ils ont accompli. C'est pour cela que nous devons nous approcher d'eux.

A notre époque, nous les jeunes, encore incertains, pour la plupart, du camp où nous voulons combattre dans cette lutte gigantesque de classes et de partis, tout malades encore d'hamletisme, mais fermement décidés à guérir à tout prix, nous trouvons en Georges Sorel et en un autre philosophe, qui, par bonheur, se trouve être un Italien, Benedetto Croce, les plus grands maîtres, parmi les vivants, de sérieux et d'énergie. Ils nous ont fait comprendre la possibilité d'être hommes d'action tout en restant hommes de pensée, à la seule condition d'être toujours sincères vis-à-vis de nous-mêmes et animés d'un ferme dessein de persévérer. S'ils nous ont enlevé quelques illusions sur les fins qu'on peut atteindre, ils nous ont fait voir dans la réalité la belle matière concrète où insérer notre pensée et développer notre sens moral : Sorel, en nous montrant la réalité tragique actuelle des masses en fermentation révolutionnaire, Croce, en nous donnant le moyen de trouver cette réalité dans le présent et à tout mo-

ment de l'histoire revécue en notre esprit. A notre pensée, ils ont donné un contenu de manière qu'elle ne tourne plus vertigineusement dans le vide, et à nos âmes la conscience d'un devoir.

Aujourd'hui les problèmes nés de la guerre, et que nous devons affronter et résoudre, sont différents de ceux à propos desquels s'est formé l'esprit de nos maîtres: il nous semble parfois que ce qui est pour nous problème fondamental n'est pour eux que secondaire, et c'est pourquoi nous avons l'impression d'être seuls et désarmés — mais cela n'est pas vrai. Ces guides de la pensée moderne, Georges Sorel, Benedetto Croce, ne nous promettent, pour résoudre nos problèmes, aucune formule magique ou aucun système immuable, mais ils nous communiquent la force, avec laquelle ils ont résolu les leurs. Ils nous ont fait sentir de près, tout près de nous et en nous, le souffle de l'éternité; ils nous disent d'être avant tout sérieux, et de travailler, parce que l'on peut et l'on doit toujours travailler, et leur œuvre nous le démontre. Et s'il nous semble qu'ils nous laissent seuls, c'est que chaque génération doit avoir sa tâche et sa peine; mais cette solitude est tout animée de leur pensée qui ne demande qu'à être continuée. Et il me semble que cela suffit à justifier vis-à-vis d'eux un sentiment de tendresse et de gratitude infinies.



